

198 LA NAVARRE
nos cœurs , & de nos volontez.

Et quoy que nos ames esbranlées,
quoy que nos cœurs attendris sous
les fleaux d'une si rigoureuse affli-
ction , & que la douleur nous ait
percé jusqu'aux entrailles , nom-
brons nos mains , comptons nos
bras , pesons nos courages , & fai-
sons cognoistre à nos ennemis , qu'il
n'y a rien en terre d'inuincible que
la France ; rien , rien plus mal aisé ,
rien plus dangereux que d'aborder
vn François qui a l'espée au poing ,
& tout pour vostre seruice , ô grand
Roy de la fleur de Lis.

Qu'il les jette , qu'il les tourne ,
disoit vn Laconien , & que ce Bar-
bare , que ce Roy de Perse jette &
tourne les yeux où il voudra , il ver-
ra touſiours vn Laconien : & quelle
honte de s'informer de fa feureté ,
tant qu'on a l'espée & le pistolet à la
main ?

Et si nous auons recogneu ceux

qui ont trauaillé à la trame de nostre
ruine, & se sont voulu servir de la
France comme d'arene & d'amphi-
theatre à jouer leurs jeux sanglants;
eux les mesches & les allumettes des
embrazemens dont elle fumoit n'a-
gueres; eux, eux ces affamez, ces
gloutons d'Empires, qui mettent le
meurtre, la desolation & la honte de
leurs voisins entre les ornemens de
leur bonne fortune, que nous ne les
fuirons pas? Et si nos femmes à
leurs delices, si nos biens à leurs cu-
piditez, & si nostre sang ne suffit
point à leur cruauté meurtrière, que
nous ne fuirons pas ces adulteres de
l'honneur d'autruy, ces Hyænes qui
contre-font la voix des pasteurs pour
les deuorer; ces insatiabes, & à ven-
tre sans fonds, qui haleinent nos
commoditez, & nous deuorent en
souhaits & en esperance? Que nous
ne fuirons ces contagieux, sembla-
bles au lierre, qui ruine la paroy qu'il

cherist ; aux flammes auides, qui plus
bruslent de bois, que plus on leur en
donne; à l'auare à qui le tout est peu,
& le peu rien ; & qui pires que lar-
rons, se seruēt de nos diuisions com-
me de fausses clefs pour ouvrir nos
portes, & que nous ne les fuirons
pas ? Et tout pour vostre seruice, ô
grand Roy de la fleur de Lis.

Estre lousche, estre aueugle sur ses
visibles ennemis, ô grossier aueugle-
mēt ! faire le haut d'oreilles au gare-
gare de ses bien-veillans ; & comme
les Troyens ne croire point les aduis
de Cassandre, ô dangereuse incre-
dulité ! Chopper tousiours à mesme
pierre, ô imprudence ! Ne vouloir
prendre instruction de ses propres
miseres, ô stupidité, qui appelle sur
soy, & conuie sa destruction!

Tous ces vautours, tous ces cor-
beaux, qui annoncent les playes pu-
bliques ; ces incendiaires, ces boute-
feux, qui pour s'allumer les flam-
beaux

beaux & fomenter le brazier de nos malheurs, publient des remedes plus cruels que le mal; ces cloches de bat-froy, ces trompettes de sedition, ces voix sanguinaires, ces estomacs de fer & d'airain, qui sans cesse aboyerent apres le meurtre & le sang, & qui à foule nous voudroient faire courir à nostre ruine, & destacher les bras à la fureur; ces loups de voyrie, ô bons François, que nous ne les arracherrons, que nous ne les extirperons pas, comme l'yuroye du froment, comme chenilles de dessus nos fruictz, comme pestes, comme gangrenes de nostre corps: & que loing-loing de nous, comme jadis les chiens des sacrifices faictz à Hercules, & du temple de Diane; & que nous ne chasserrons point loing-loing de nous ces loups de voyrie? & tout pour nostre seruice, ô grand Roy de la fleur de Lis.

La societé, ceste douce, ceste ciui-
K

le société, ne se forme, ne se nourrit, & ne s'agrandit point par crainte, ny par frayeur : l'amitié est le nœud & l'agraphe, qui ferre, qui joint nos cœurs les vns aux autres, & qui par vn mutuel secours & d'une commune main embrasse le particulier avec le public, & le public avec le particulier, industrieuse artisane de nostre salut, sage mesnagere de nostre repos.

Que l'ire du ciel, que son feu, que ses foudres deuroyent rudement fon-
dre sur nous, pour confondre nostre
ambition en ses dessins, nos ames
en leur ambition, & par des peines
sans bout & sans fin, nous faire co-
gnoistre, que qui s'en prend à sa pa-
trie, & la met en peine, doit gemir,
doit soupirer sous des peines sans
fin, sans bout, & sous l'horreur des
plus cruelles peines eternellement.

Si mere, quel parricide ? Si nour-
rice, quelle cruaute ? Si hōstesse, quel-

le ingratitude ? Si sainte, quel sacrifice ? Si inuiolable, quelle temerité ? Si nostre sejour plus gracieux, quelle folie ? Et si l'asyle , si le couuert de nostre repos , quelle fureur , mais quelle manie , si manie plus que fureur , ou quelle rage , si rage est pire que manie ?

Dis le encore, mon Cheualier, car qui assez dite , & qui pourroit le redire assez à la France ? que maudit soit l'arbre qui de son ombre estouffe sa racine ! Maudite la vermine qui ronge le bois où elle naist ! Maudits & excommuniez ceux qui cherchent leur grandeur dans les ruines de leur patrie ; & qui de la France veulent faire vn buchet pour la cendre , vne boucherie pour le sang , fourreaux d'espées de ses entrailles , ruisseaux de ses yeux , vn Autan de son cœur , & de son corps vn Cimetiere ! ingrates viperes qui font mourir celle qui leur donne la vie ; poul-

pes desnaturez , qui tournent leur cruaute sur leurs propres membres; mulets Pardiens , qui se nourrissent de leur morue ; rongearde vermine d'Ousterons , qui se iettent sur nostre prosperite , comme sur vne moisson bien meure & preste à coupper ; basilics contagieux , qui se tuent par la reflexion de leur propre veue; Memnons qui inspirez de l'object de leurs pernicieux desseins, ne prennent haleine , & ne respirent que par de poumon de nos ennemis?

Tout le monde secoüe , & en branle de ruine , où nostre recours, où nostre secours ? La terre, comme base & le fondement de la nature, toute la terre chancelante , quel asyle , quel autel , quelle ville de franchise , & de refuge ? La France en l'efmotion de ses fieureuses chaleurs, & en la chaude fureur de ses fureurs, toute esmeue, toute agitée des eslans de sa frenefie , quel membre de sain,

si tout son corps estoit malade ? Qui
à pied ferme, si tout branle, qui as-
seuré, si tout chancelle ; & quel ci-
toyen, à fortune entiere & heureu-
se, sous les ruines de sa cité ? Tout
en confusion, & tout ne va il pas à
tours & à vire-voltes, quand le ge-
néral d'vn estat tourne ? Vn nauire
moitié en repos, & est-il à moitié
battu de tourmente ? Ouy, & quel
cœur ne tremble au craquement d'u-
ne maison tremblante, & à qui l'ef-
froy d'vn terre-tremble ne fait trem-
bler le cœur ?

En vain ne dit-on pas, que la ma-
ladie du corps, l'ignorance de l'ame,
les desbauches & les passions de l'es-
prit, la sedition d'une ville, & qu'il
faut à fer & à feu chasser la discorde
de sa maison : discorde le cheual de
Troye, & la vraye boëte de Pando-
re, d'où toute sorte de maux ; malen-
contreuse & fatale discorde, l'eau de
depart de nos cœurs, & le venin que

le ciel influe sur les puissances de ce monde , pour les rendre mortelles & perissables. Et si jadis les Thebains prindrent l'harmonie pour Deesse tutelaire ; si les Arcadiens firent le tissu & le gouuernement de leur Estat des accords de la Musique , ce n'est pas en vain.

A l'vnion , François , tenez-vous à l'vnion & à la concorde : c'est le leuain de la grandeur des Monarchies , & des fortunes plus hautes , plus releuées ; c'est le flux & la marée de nos prosperitez , le grenier du laboureur , la bourse du marchand , le Nort des Aduocats , l'Ourfe des Procureurs , la banque & le Peru du Palais , le tetin des pauures , l'ornement des riches , la richesse de tous ; & pour toute persuasion , que faut-il que la goustier pour la bien persuader ?

A l'vnion , François , à l'vnion : car que peut vn corps tissu & composé

de plusieurs parties , si à commun ef-
cot elles ne le bandent , ne le roidis-
sent , & ne luy donnent force & ver-
tu. La semence en herbe , l'herbe
en tuyau , le tuyau en espy , & qui
faict pousser la racine en bourjeons ,
les bourjeons en branches , les bran-
ches en fleurs , & les fleurs en fructs ,
sinon que l'vnité , ceste seule mere ,
ceste douce nourrice de toute sorte
de faueurs , & de tout ce que nature
nous peut donner , ou comme libe-
rale , ou comme prodigue ? Vnité
qui nous faict fleurir en opulence ,
qui nous esleue en reputation , qui
nous conserue en dignité , & nous
concilie la benediction du ciel , sour-
ce eternelle & non jamais tarie de
toutes felicitez .

Quelle tache , quelle flestrisseure sur
l'honneur , quelle atteinte , quel ru-
de-coup à la reputation , d'enlaidir
par nostre diuision les victoires que
nous auons sur nos ennemis ? Quelle

desbauche d'esprit, quel crise, quel syncope de raison, de perdre le goust de la manne comme les enfans d'Israël, nous partager en ligues & factions, deschirer toute vunion & concorde, pour despuis faire comme les Egyptiens, qui pleuroient & lamentoient les fructs qu'ils auoient mangéz, & prioient le ciel de leur en donner & faire croistre de nouveaux? Quel tourne-vire, quel sans dessus-dessous de jugement, de s'eflancer dans les flots & les vagues mesmes, qui nous ont autre-fois perdus, & ne se souuenir pas, que les recheutes font pires que les maladies? Quel aveuglement, quelle folie, d'aimer mieux sentir des herbes puantes que des fleurs, & au lieu de resserrer sa playe, y mettre le ver & la corruption? A l'vunion, François, à l'vunion.

Au deuant de la mort, ô misérables, que nous irions au deuant de la

mort , qui nous attaque en nos mai-
sons , qui nous force dans le liet , &
que nous irions au deuât de la mort,
vapeur de terre , ombre de vie , &
poudre ramassée de la terre que nous
sommes ! Et voulust Dieu , qu'au-
tant innocens & nets de crimes , que
nous sommes criminels en nostre
misere , & miserables en nos crimes;
à l'vnion, François, à l'vnion.

Que comme ces Sarmates de ja-
dis, qui ne sçauoient que vouloit di-
re, quitter l'espée, ny perdre le gouft
du sang , nourris à la tuerie & à la
cruauté , que nous serions comme
ces Sarmates? Nos mains , nos pro-
pres mains , que nous les presterions
à nostre ruine & desolation ; & que
de nos pieds mesmes, nous cherche-
rions le mal, que nous deurions d'au-
tant plus fuir , que ciuil & sanglant,
qu'intestin & furieux, enragé en sa
furie , boucher en sa rage , & qui
nous voudroit apprendre, de ne quit-

ter jamais l'espée, ny perdre le goust
du sang, comme les Sarmates? A l'vn-
ion François, tenez-vous à l'vnion
& à la concorde.

HENRY mon Prince, & le Prince
des Roys, HENRY mon Roy,
où estes-vous? Vous qui à la poin-
te de l'espée, auez releué la France
toute lasse, toute recruë de tant de
secousses de mauuaise fortune; aby-
mée dans vne mer de sang, & toute
entiere dans l'horreur de ses confu-
sions: vous qui en auez fait vn ciel
tout brillant, tout estoillé de faueurs
du ciel, vn air qui doucement flaire,
vn doux air de benedictions, vne ter-
re, vn delicioux parterre de toute for-
te de fleurs, & vne mer où aujour-
d'huy couuent les Alcyons, toute ap-
paissée, toute platte, & comme la
substance du foye, qui demeure fort
douce, quand l'humeur colérique est
retiré en la bourse du fiel; où estes
vous mon bon Prince?

Il Vous le grand ressort de nos pro-
speritez & de nostre bonne for-
tune ; non moins sage à tenir vos
peuples sous reigle & discipline, que
roide & braue à porter vos ennemis
par terre : vous, qui non comme ce
Roy d'Egypte, qui semoit la diuision
parmy ses subiects ; mais qui auez
animé la France d'esprits d'vnion,
& de concorde, & du frein de yostre
authorité retenu son naturel bouillât;
& contrainct de faire comme la Lü-
ne, qui ne se meut pas selon le moue-
uemēt de sa pesanteur, mais qui con-
tre son inclination est emportée par
la violence d'une rouante & circu-
laire reuolution : vous, qui tout ainsi
que ce Geryon esmerueillable des
Poëtes, auez comme d'une seule ame
gouverné tant d'yeux, tant de bras,
& tant de jambes, mon grand Roy
qu'estes-vous?

Il se void, il se void bien, que ce
bras de guerre & de foudre, ce bras

de victoire, & de triomphe, n'est plus icy ; à ces poignards sur le flanc; (ô siecle d'ombrage & de meffiace!) à ces pistolets portez sous le mâteau; (ô mœurs, comme apostume d'Estat, grossies & enflées de mauuaises humeurs !) il se void, il se void bien, que l'espée cette victorieuse, cette redoutable espée de B O V R B O N n'est plus au monde; & que par faute de courage, non de volonté, la France n'est pas encore vne forest de Tigres & de Loups, vn coupe-gorge, vne boucherie, vn enfer de douleur & d'horreur, & si rien de plus horrible qu'enfer, l'horreur de tous les enfers du monde; H E N R Y mon Roy, où estes-vous?

Tel monstre l'espée, qui non les dents ; tel les dents, qui non les ongles, & tel leue le front qui n'eust osé leuer le talo, que pour fuit en Lieure, gaigner la taniere en Renard, & se courrir de terre en Blereau devant

ce Lion, qui en la vertu de son courage, comme en la force de ceste herbe d'Armenie, qu'on nomme Adamantide, pouuoit rendre les plus fiers Lyons de sa France sans courage & sans vertu; mon braue Prince, où estes-vous?

Seriez-vous mort, vous qui de ce corps, ruineuse maison, ennuyeuse prison; qui des tenebres à la lumiere & d'vne mer flottante au gré des vagues & du vent, estes surgy au port de salut & de gloire: vous qui d'vne terre ingratte, & qui ne nous donne rien qu'à la sueur du front, & à la poinçete du fer, estes entré en vn parterre de fleurs, ou richesses sur repos, plaisirs sur richesses, delices sur plaisirs, & où en tout temps les beautez du Printemps fleurissent, Seriez-vous mort?

Vous qui de ce monde, où les douleurs ne nous laissent pas déridre le front, où les afflictions nous termi-

fent le visage, où les espines de tant de passions nous poignent, les ronces de l'envie nous offendent, les pierres de la colere nous font chopper, & les coups de l'aduersité nous meurtrissent: vous qui de ce lieu d'ombre & d'obscurité, de ceste fondriere de calamitez, de ces abyssmes de confusion, estés monté la haut en l'habitation préparée aux amies putes & innocentes, où les biens sont assurez, où les felicitez sont éternelles: monté la haut, non, non armé de toutes pieces, ainsi que jadis Proculus affirmoit auoir veu monter Romulus au ciel; & non comme Glaucus, à qui le Dieux verserent cent fleuves sur la teste pour l'immortaliser: mais qui espuré au feu des afflictions, & sur les ailles de la pieté, estés monté la haut, au lieu où le repos est infiny, le contentement éternel, & les biens sans mesure. La haut en ce sacré temple de gloire & de felicité, où

vostre ame brillante cōme les estoilles , vit en la gloire des cieux , en la beatitude des Anges , & en l'admiration des perfections de son Dieu , le saint , le saint , le saint des armées , l'Alpha & l'Omega , & qui estant tout par tout , deuroit estre nommē par toutes choses , ou nommer toutes choses par son nom ; seriez-vous mort ?

Vous comme la pierre de touche , qui incorpore l'or & l'argent qu'elle espreue , n'auez fait qu'un cœur & vne ame ceste grande & vertueuse Royne , qui comme un ciel rapide emporte à son amour nos ames & nos cœurs , & qui à pur argent de sa beauté , vous a rendu amoureux de l'or de ses perfections : vous donne le Soleil qui changeant de Pole , donne sa lumiere à la Lune , pour la nous communiquer , luy auez laissé ces beaux rayons & ceste viue clarté de vostre esprit , pour s'en servir à l'a-

uantage & à la gloire de vos couronnes, de vos enfans, & de vos peuples : vous qui vituez en elle, vostre esprit en son cœur, vostre image en son esprit, & vos vertus en son amour: vos belles vertus, mon Roy, que d'heure en heure, de minutte en minutte, elle porte au ciel sur les douleurs de ses plaintives deuotions; en l'air sur le triste vent de ses soupirs, en la mer sur les eaux coulantes de ses yeux, & en terre sur le noir, & sur son dueil lugubre & lamentable: comme si le ciel & les elemens deuoyent en son dueil tesmoigner son amour, & en son amour la merueille de vos perfections; seriez-vous mort?

Vous cōme ceste plante Anacapē-
rotē, qui arrachée de terre, non seu-
lement vit, mais reuerdist & rejette
sa fleur; vous, vous, mon grand Prin-
ce, qui verdissez, qui fleurissez en vos
enfans; jeunes Aigles, jeunes Lyons,
qui sortis d'un sang si courageux &
vaillant,

vaillant, porteront la hardiesse sur le front, & le foudre de la guerre à la main: voire & qui desira, aux plus tendres jours de leur jeunesse, auantcent fruit sur fleur; cōme les Lyons naissent à yeux ouuerts, comme ceste Royale espine de Babylone, germe le mesme jour qu'elle est entée; & cōme le Soleil quoy que petit à nos yeux, jette ses rayons par toute la terre, seriez-vous mort?

Animé de gloire & d'honneur, & comme les corps viuans, qui en la mer Tiberiade vont tousiours au dessus de l'eau; viure, viure, mon Prince, vous pouuez tousiours viure, rehaussé, releué haut-haut au dessus de tous les honneurs du monde: & à jamais le monde en parlera, comme de l'espée la plus soldade, du bras le plus guerrier, & du cœur le moins branllant entre les courages plus gñereux, à preuve de toute affliction,

L

rocher contre l'orage, invincible au combat, clement en ses victoires, sans pair en bonté, sans compagnon en prudence, & à tel point de perfection, que vous pouviez rendre le ciel jaloux de tant de vertus de la terre: viure, viure, mon Roy, à jamais pouviez-vous viure aux fastes de l'éternité, braue par tout, victorieux par tout, & triomphant par tout le monde.

Mais si par quelque chagrin de fortune, par quelque maligne influence du ciel, le feu, le sacrilege feu d'Erostrate, se prend à ce saint & sacré temple de la paix, ouurage de vostre espée & de vostre vaillance: si tant de graces, tant de benedictions, que nous tenons de la roideur de vostre bras, & de la vigueur de vostre esprit; si elles meurent en leur naissance; si leur hyuer en leur Printemps; & si elles doiént passer en esclair, & com-

me ces roses , comme ces fleurs d vn
jour; comme vne nuée qui disparaist
aussi tost qu apparuē ; & comme la
poudre qui s enuole avec le vēt: vous
estes mort, ô mon Roy, pour vous &
pour vos peuples, vous estes mort, &
Adieu , pour jamais Adieu , ô mon
bon Prince.

Si comme Solon en ses loix , vous
ne viuez en vos Edict̄s: si vous ne
respirez en vos salutaires , & toutes
vivifiantes instructions, toutes toutes
pour la paix & la concorde de vos
peuples : si par vn mutuel rapport de
nos cœurs , par vne douce harmonie
de nos volontez, & de toutes nos af-
fections, nous ne nous tenons à tou-
tes mains à l'ynion , ce grand chef-
d'œuvre de vos armes & de vostre
dexterité, & à nostre repos en ce chef-
d'œuvre ; à nostre salut en ce repos,
& à nostre gloire en ce salut : vous
estes mort , ô mon grand Roy, pour

vous & pour vos peuples , vous estes
mort, & Adieu , pour jamais Adieu ,
ô mon bon Prince.

Adieu Lyons , espées de guerre ,
couragez sans peur, Adieu mes Prin-
ces , puis que sans vnion , il n'y peut
auoir que trop de funestes espées ,
trop & trop de courages felons en
France pour la fleur de Lis ; Adieu
Lyons , courageux Lyons , Adieu
Princes de la France.

Adieu belles fleurs de Lis ; & en-
tre ces fleurs , ô toy belle Iustice ,
Adieu bonne Iustice.

Adieu Noblesse , & tes glorieuses
victoires , Adieu braue Noblesse .

Adieu peuple , les mains & les pieds
de ceste puissante Monarchie ; de bon-
naire & gracieux peuple , Adieu bon
peuple .

Adieu France & ta prosperité : &
Adieu le plus glorieux , le plus fleu-
tissant Empire de la terre habitable ;

Adieu la dorure & l'ornement de
l'univers : & Adieu France l'univers
des perfections du monde, Adieu,
France Adieu.

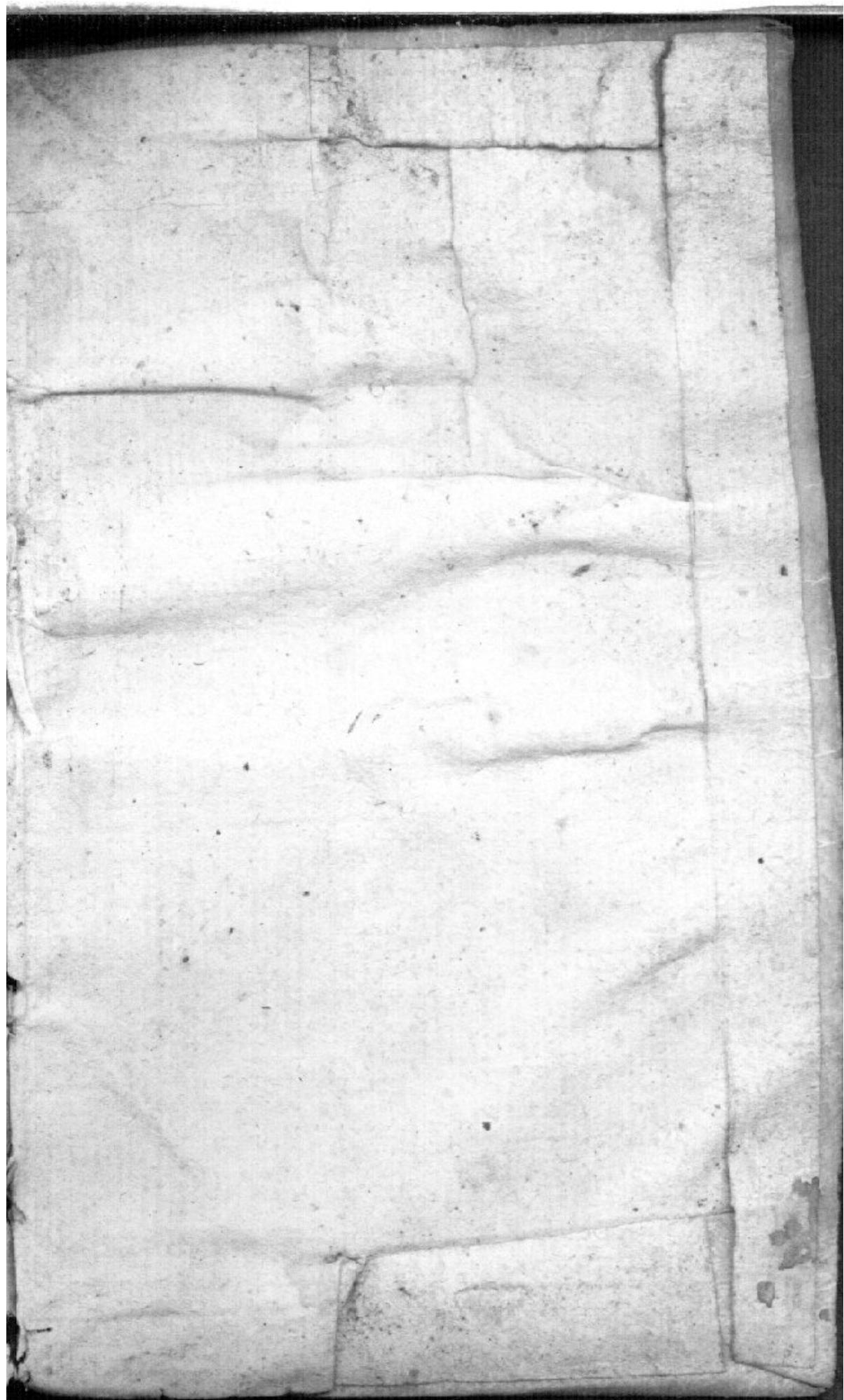
Encore, encore Adieu, ô mon
grand Roy, Adieu mon bon Prince,
le Prince des Roys, Adieu le Roy
des Princes du monde ; l'espée & le
bouclier de la France Adieu ; Adieu
le pere de ton peuple, l'amour &
l'aymant du cœur de tes subjeëts
Adieu ; Adieu le plus braue, Adieu
le plus Victorieux de toute la terre;
& si la paix, l'union & la concorde,
doient mourir en ce bon Prince,
Adieu mon ame & tous mes deli-
ces ; Adieu mon Roy les delices du
monde ; Adieu ô monde, & mon
bon Roy, où plusieurs mondes de
delices ; Adieu BOVRBON l'hon-
neur & la gloire du monde, &
Adieu ô monde sans gloire & sans
honneur, puis que BOVRBON

222 LA NAVARRE EN DVEIL.

n'est plus au monde ; Adieu , Adieu
France & ta prospérité , Adieu ,
Adieu & pour jamais Adieu , si
ton vñion & ta paix acquise à la
poincte de l'espée de BOVRBON ,
se dissipe & se perd par tes propres
espées ; Adieu France , & pour ja-
mais Adieu , ô pauure France.

SIC TRANSIT GLORIA
MUNDI.





9405

8/17

Aug 17 1910

Brooklyn

W. W.



9405

617

III
BY ALEXANDER
S. M. T. N.

111

